

Sur l'autrice

Léna Vathy, née en 1981, a étudié les langues, les lettres et les sciences politiques.

Haute fonctionnaire en France et à l'étranger, elle poursuit en parallèle une activité littéraire, en tant que traductrice et autrice de fiction. *La vie ossécaille* est son premier roman.

Léna Vathy

LA VIE OSSÉCAILLE

UN AN À TAIPEI

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2025

© Visuel : Paprika
Image de couverture :
Photographie personnelle de l'auteur.

ISBN : 978-2-88983-079-4

Pour mon service et ma fidélité,
voici du Prince, le joyau de Mémoire,
perle magique où s'enferme le passé.
Un regard jeté sur elle et tout renaît,
tout s'éclaire et se ravive,
luisant comme un reflet du jour présent.
Puis-je contenir ma joie !
rallumer les soleils studieux,
ressentir les succès timides :
compliments du maître,
attente comblée des nominations.

Voici donc : – mais cela n'est plus mon passé à moi !
Avais-je oublié cela ? Regardons mieux, fixement,
au fond, tout au fond du joyau magique :
Je vois : – je vois un homme épouvanté
qui me ressemble et qui me fuit.

VICTOR SEGALEN, *Stèles*

**Un an à Taipei
en huit caractères**

L'été

A large, bold, black calligraphic character representing the word 'Summer' in Chinese. The character is written in a highly expressive, cursive style with thick, dark strokes and some ink bleed-through at the ends, giving it a dynamic and artistic appearance. It is centered on the page.

夏 se trace en dix traits, se prononce « xià » et signifie « l'été ».

Ce caractère est composé de deux pictogrammes.

Le premier, 頁 (« yè »), signifie « la feuille », « la page ». À l'origine, il désignait la tête, encore reconnaissable à son œil vertical. La tête, c'est ce qu'on voit en premier, l'affiche, la couverture.

Le second est 夂 (« suī »), radical 35. Il représente un pied ou un pas tourné vers le bas et signifie « aller lentement ».

Le caractère de l'été, c'est le dessin d'un pas lourd, peut-être ralenti par la chaleur, et d'un visage qui se penche sur la première page.

Le front collé à la vitre du salon d'attente, elle regarde la pluie couler sur Taipei depuis les hauteurs. Ça ne ressemble pas vraiment aux images qu'elle en a vues. Une ville très étendue, striée d'avenues et de gratte-ciel. Des autoroutes suspendues. Des stations de métro neuves et déjà datées. On se croirait dans le futur tel qu'on l'imaginait dans le passé.

Le Bureau français de Taïwan se situe au trente-deuxième étage, à l'angle d'un carrefour formé par trois autres tours presque identiques, en granit gris et marbre rose. Il y a une banque au rez-de-chaussée et de gros lions dorés postés à l'entrée. Il y a une banque à tous les angles de l'intersection, à vrai dire.

De si haut, la ville est propre, fonctionnelle, froide. L'été promis paraît improbable. Pourtant, elle la connaîtra, la chaleur taipéienne. Le soleil qui vous aplatit, le bitume qui colle aux semelles, l'haleine du trottoir qui se consume sous vos pas. Avoir à huit heures l'impression qu'il est midi, tellement ça tabasse. Prier pour un nuage quand on doit remonter une rue. Et aussi, rentrer à quatre heures du matin dans la nuit tiède, en respirant le parfum des arbres. Porter deux cents grammes de tissu sur le dos. Boire des *bubble tea* glacés au yuzu, à l'osmanthe. S'endormir dans son bain. Mais ça, ce sera pour plus tard.

Pour le moment, le directeur du Bureau français vient la chercher pour lui présenter l'équipe. Moquette grise et néons dans les plafonniers, comme partout.

Présentation des uns et des autres, leurs noms, leurs fonctions, sourires polis, inclinaisons du buste. On la guide vers un bureau où l'attendent plusieurs assistantes, pour finaliser les aspects administratifs de sa prise de poste, lui a-t-on dit. Un petit comité féminin et taïwanais la regarde entrer, lui indique un siège. L'une des femmes se lance :

– Chère madame, est-ce que vous avez déjà un nom ?

Curieuse question. Balbutiements en retour. Mon interlocutrice élabore poliment : ne m'a-t-on pas donné de nom chinois à Paris, avant mon départ ?

On aurait dû ?

On ne sait pas.

Non, je ne suis pas baptisée en mandarin.

Patiemment, on m'explique. Un nom chinois n'est pas l'équivalent local du collier de fleurs tabitien : c'est indispensable pour exister à Taïwan. Sans cela, pas de carte de résident, pas de compte bancaire, pas de bail, pas d'identité. Un fantôme. L'idée ne me déplaît pas. On me tend une fiche de renseignements à remplir, pendant que le gynécée débat de ma situation. L'assistante me regarde inscrire « célibataire » sur la fiche.

« En plus, il vous faudra un nom chinois pour vous marier à Taïwan, on ne sait jamais ! »

Échanges de regards complices, gloussements parmi ces dames.

Je souris poliment.

L'image me traverse de tous ceux qui ont fait le voyage en sens inverse, dans des conditions moins enviables, et se trouvent peut-être au même instant dans une préfecture de France, face à un agent administratif qui leur demande la même chose, moins aimablement. Comment choisit-on son nom quand on parle français comme je parle chinois ? Victor Hugo ? Catherine Deneuve ? Johnny Mallarmé ?

Il faut un nom en trois caractères mandarins traditionnels – pas deux comme ces rustres de « Chinois du continent » qui, pire encore, utilisent des idéogrammes simplifiés.

Il faut aussi que cela sonne un peu comme mon nom occidental, pour aider mes interlocuteurs taiïwanais à faire le lien phonétiquement.

L'assistante prononce plusieurs fois mon nom de famille tout bas, entre ses dents, joue avec sa sonorité. Dans sa bouche, les syllabes se décomposent, se fragmentent, briques d'un mur qu'on démonterait pour en construire un autre. À chaque répétition, mon nom se transforme, s'altère, il ne ressemble déjà plus au paysage d'où il vient.

Elle garde finalement deux sons, qu'elle dessine dans l'air avec son index, cherchant quelle écriture leur donner parmi les myriades de caractères qu'ils appellent.

Il faut enfin que cela veuille dire quelque chose. Les couches de sens de chaque caractère doivent se combiner et s'équilibrer, comme dans un tableau. Ici plus qu'ailleurs, les noms communs enfilent les beaux habits des noms propres.

L'assistante me demande ce que signifie mon prénom – son étymologie, son histoire. Pour le traduire, elle choisit un pictogramme qui évoque la beauté et la royauté : le jade. Elle lui joint en deuxième caractère le calme, la sérénité.

Je lui avoue que c'est une vertu que je ne possède pas.

Elle me répond que c'est bien là l'intérêt de la placer dans mon nom : me conduire à la cultiver.

Enfin, pour le troisième caractère, qui sera placé en premier, elle choisit la saison où je suis née.

Reste à compter l'ensemble des traits qui composent les trois caractères et à vérifier si ce chiffre porte bonheur, si le nom est propice. Le comité retient son souffle : 41. Elle consulte sur Internet ses tablettes numérogiques. C'est un très bon chiffre, qui appelle d'heureux présages.

Le nom est donné. L'assistante le recopie sur tous les papiers administratifs et dans mon carnet pour que je puisse le montrer.

J'ai été nommée à Taipei. Je ne croyais pas si bien dire. Une douce chaleur vient dissiper un peu mes brumes. Au milieu de l'hiver taïpéien, on m'a appelée Été.

L'affaire était simple. Deux mois plus tôt, le ministère des Affaires étrangères lui avait proposé un poste. Experte détachée à Taipei, Taïwan. Un coup d'œil sur une carte lui avait permis de constater que Taïwan se situait, à vue de nez, à la latitude de Marrakech et d'Acapulco. Un été permanent, avait-elle songé. Ça avait été une raison supplémentaire d'accepter. Aller voir ailleurs si elle y était.

Elle aimait bien son travail au ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, où elle était chargée des relations internationales, mais elle commençait à se lasser de ce quotidien toujours recommencé, parsemé de désillusions amoureuses tout aussi répétitives. Bref, elle avait le sentiment de tourner en rond, sa vie l'ennuyait, et il était encore temps d'en changer, de se réinventer, comme on dit dans les magazines. Alors, elle avait postulé dans le réseau diplomatique.

Taïwan, ça ne lui disait rien, à part la mention *made in Taïwan* sur les jouets en plastique des années quatre-vingt.

De ses ancêtres espagnols, elle avait hérité le nom, la langue et une passion durable pour la littérature latino-américaine. Les vœux formulés sur la plateforme des Affaires étrangères devaient l'emmener à Bogotá, Buenos Aires, Mexico ou Lima. Servir l'État à l'étranger, rencontrer l'Autre, avoir du temps pour

écrire, embrasser le mythe de l'écrivain-diplomate...
Des fantômes en guise de boussole.

On lui avait pourtant indiqué que les capitales pour lesquelles elle avait candidaté ne lui étaient pas accessibles.

À cette grande loterie, n'importe qui pouvait postuler n'importe où dans l'espoir de remporter un joli poste. Si cette campagne de recrutement judicieusement appelée « la transparence » permettait bien de voir les affectations disponibles, chatoyantes derrière leur vitre, le verre demeurait solide, pour ne pas dire blindé. Peu d'élus partaient pour la destination de leur choix. Dans la grande machine des Affaires étrangères on servait d'abord les diplomates de carrière, puis d'autres fonctionnaires du Quai, ensuite on casait des candidats d'autres ministères, et enfin, s'il restait encore des trous et que vous aviez une compétence quelconque dont on avait besoin quelque part, on vous appelait. Par un coup de fil improbable, on lui avait proposé Taipei. Elle avait vu un signe du destin, une chance inouïe – et c'en était une. Elle avait vacillé pour de vrai, hésité pour la forme. « Brûler ses vaisseaux. » Ça l'amusait d'imaginer ses veines prendre feu à l'intérieur de son corps. C'était Taipei ou rien ; ce serait donc Taipei.

Quelques semaines avant de s'appeler Xia, elle s'était fait plaquer à un arrêt de bus, à deux heures du matin, sous la neige. Sans regrets et sans illusions, mais le cœur atteint quand même. Le froid l'avait aidée à économiser ses gestes, ses mots, ses émotions. L'abri l'avait abritée. Le bus avait fini par arriver. Elle était montée, les portières s'étaient refermées, et elle s'était dit que ça n'était pas une mauvaise manière de quitter Paris.

Avec les collègues, cela avait été joyeux, léger, champagne et petits cadeaux. Peu comprenaient de quoi il s'agissait, mais le prestige de l'expatriation jouait à plein. De la même manière, les membres de sa famille étaient à la fois perplexes de la destination que, croyaient-ils, elle avait choisie, inquiets qu'elle aille se fourvoyer à l'autre bout du monde, et impressionnés par l'aura du corps diplomatique qui rejailissait désormais sur elle.

Et puis il lui avait fallu faire ses malles.

À quelques semaines du départ, les quatre cavaliers de l'Apocalypse avaient ravagé son appartement. Sur leurs bannières respectives, en lettres de feu : Qu'est-ce que je prends ? Qu'est-ce que je laisse ? Qu'est-ce que je donne ? Qu'est-ce que je jette ?

Quand elle n'était pas en train de boucler un dernier dossier, de résilier son bail, ses contrats d'assurance, de gaz, d'électricité, son abonnement téléphonique, sa carte de transport, de rassurer ses parents, d'éponger

le chagrin des uns et l'enthousiasme des autres, elle observait avec angoisse le fatras des choses qui encombraient son salon et son esprit.

Les bras ballants, elle girait en pénitente autour de la pile modeste et écrasante de ses possessions terrestres. Vêtements, livres, CD et DVD, linge, vaisselle, meubles, électroménagers... Les objets se déplaçaient, mus par une volonté propre ; sournois, ils changeaient de catégorie, revenaient d'entre les morts, quittant la poubelle pour réintégrer la pile des choses « à garder ».

Cela contrecarrait son envol. Elle enviait les bonzes et les ermites, pour qui l'abandon des biens terrestres était une libération préalable à la béatitude.

Avec une précision qui soudain l'inquiétait, elle se souvenait de l'histoire de chaque objet. Telle tasse, rapportée de vacances par cette amie chère ; ce pull désormais trop petit, premier cadeau du premier amoureux ; ce livre écorné, lu sur tel banc, dans tel parc, pour le bac... Elle se rappelait tout. Les choses avaient une histoire et sur elle un pouvoir.

Sélène avait sonné un matin, était entrée et avait posé ses chaussures à côté de la porte d'entrée. Avec le calme d'un moine combattant, elle avait jaugé la situation d'un regard et s'était mise à plier les draps en silence. Elle s'était ensuite attaquée aux livres, puis aux vêtements, qu'elle avait roulés en boudins serrés et alignés dans le fond des malles. À la fin de la journée, les trois cantines en métal étaient remplies. Face à son amie reconnaissante, Sélène avait haussé les épaules, marmonnant que le plus difficile à emporter,

ça n'était pas ce qui prenait le plus de place. Et elle était repartie.

Les derniers amis passés lui dire au revoir étaient repartis avec les couverts roulés dans un torchon, le micro-ondes et la dernière lampe. La veille du départ, l'appartement était vide, les malles pleines, et, elle, délestée.

Dans le taxi qui la conduit au centre-ville de Taipei, elle digère doucement ses trente-six heures de voyage. Elle sourit à la vue du camion de livraison dans la file d'attente, sur le flanc duquel elle a reconnu le logo aux couleurs de la Suède, encadrant quatre idéogrammes.

Elle se repasse le film de son entretien d'embauche, si l'on peut l'appeler comme ça. Deux heures avec son futur chef dans un café près de la gare Saint-Lazare, à l'écouter lui faire le portrait d'un non-pays. Tournant mécaniquement sa petite cuillère dans sa tasse de café, absorbée, elle ne lui avait pas posé beaucoup de questions – elle voulait qu'il ne doute pas qu'elle était prête à tout. Taïwan était un territoire particulier, une démocratie libérale à l'évidence, un carrefour stratégique sans aucun doute, mais certainement pas un pays, en tout cas pas officiellement. D'ailleurs, la France n'y avait pas d'ambassade, mais un Bureau français – où elle ne travaillerait pas : elle et son expertise seraient gracieusement mises à la disposition de la ministre taïwanaise de la Recherche et des Universités – sous son autorité directe. Taïwan, c'était le meilleur des deux mondes : le dépaysement sans risque, l'exotisme avec tout le confort moderne, la Chine sans la République populaire. C'était excitant, c'était prestigieux, c'était vertigineux.

Malgré tous ses attraits, cette proposition faisait résonner en elle une curieuse dissonance. S'il s'agissait vraiment d'un poste de rêve, pourquoi le lui

avait-on proposé à elle, qui n'était personne ? Que pourrait-elle bien apporter aux Taïwanais qu'ils ne pouvaient pas trouver ailleurs ? Dans son petit théâtre mental, elle convoquait les marionnettes de la chance, de l'imposture et de la compétence, leur faisait jouer en boucle la grande scène de la méritocratie. Mais c'était une pièce sans dénouement, et elle n'en concluait jamais rien, sinon que les voies du Quai d'Orsay étaient impénétrables. Peu importaient les raisons, on l'avait appelée, elle n'attendait que ça. Partir. Tellement de souffle dans un seul mot. Elle larguait les amarres, avec l'amour-propre gonflé comme une voile par grand vent. Elle était la bonne personne, une experte dans son domaine, choisie pour donner à voir le meilleur de la France à l'autre bout du monde. Ça n'était pas un marché de dupes : on lui donnait sa chance, il faudrait donner beaucoup en retour. Elle y était prête : elle s'était découvert l'esprit missionnaire.